Entre pluralisme et complexité : le rôle des valeurs dans la pratique et l'apport de la géographie humaine. Chronique d'une écriture errantere

Jean-Bernard Racine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/306>

DOI : 10.4000/ress.306

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 231-245

ISBN : 9-782-600-01095-5

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jean-Bernard Racine, « Entre pluralisme et complexité : le rôle des valeurs dans la pratique et l'apport de la géographie humaine. Chronique d'une écriture errantere », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIV-134 | 2006, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/306> ; DOI : 10.4000/ress.306

Jean-Bernard RACINE

ENTRE PLURALISME ET COMPLEXITÉ : LE RÔLE DES VALEURS DANS LA PRATIQUE ET L'APPORT DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE. CHRONIQUE D'UNE ÉCRITURE ERRANTE

Notre voisin anthropologue nous quitte et avive notre besoin (nostalgique déjà) d'échanger avec lui, comme ce fut le cas, au hasard de lectures réciproques, d'une responsabilité partagée d'évaluation critique, et, plus systématiquement, dans le cadre de nos rencontres « Raisons et rationalité ». Autant d'occasions qui restaient sinon informelles, du moins toujours ouvertes à une radicale spontanéité. L'occasion aussi de ruminer ce sentiment que j'ai toujours eu d'être à la fois proche et éloigné de l'anthropologie, facilement qualifiée de « lunette pour déchiffrer les civilisations », discipline que je ne pratique pas mais que je lis volontiers, attaché que je suis, par goût et par métier, à « *Penser l'espace pour lire le monde* » (Lévy, 1999), voire, en brusquant un peu, à l'invitation de Eric Dardel (1952), l'étymologie du mot géographie, à penser « la Terre comme écriture à déchiffrer ». De là cette autorisation que je me donne de continuer à livrer au lecteur cette « parole errante », expression dont j'ai décidé d'assumer le principe en souvenir de Pierre Sansot (1990) qui s'en était réclamé lors d'un colloque au cours duquel je m'étais déjà essayé au sujet en cherchant à définir les valeurs et les valorisations propres à la pratique et à l'interprétation de la géographie dite « humaniste » (Racine, 1990). Qu'on se rassure cependant, pas question ici de m'auto-plagier. Le monde n'a-t-il pas changé depuis, révélant, en même temps qu'une apparente homogénéisation universalisante, une pluralité de cultures et de pratiques, et sans doute un pluralisme de valeurs ? Des changements rendant peut-être caduque l'essentiel de ce qui fondait celles qui donnaient sens à notre vie, à nos actions, à notre discipline, nous laissant passablement désorientés.

Une discipline de plus en plus indisciplinée. Essayons néanmoins de trouver quelques points forts dans cette errance. L'occasion aussi de réévaluer nos valeurs, comprendre comment elles peuvent se transformer – et nous transformer, pour autant que l'on veuille bien reconnaître que toutes les valeurs ne se valent pas (Matsuura, 2004). Mais pourquoi donc parler de valeurs ? Peut-être bien parce que ce sont elles qui d'abord nous lient et pourraient mieux lier à l'avenir nos disciplines, pour autant qu'elles fassent l'une et l'autre un effort d'explicitation.

DU GÉOGRAPHE À L'ANTHROPOLOGUE : ENTRE LE PROCHE ET LE LOINTAIN

Proche et lointain : tout en parcourant des terrains analogues – ainsi de l'exploration des îles et continents de notre humanité que sont aujourd'hui les villes,

comme de quelque marges «exotiques» –, les échanges conceptuels semblent rester bien limités, alors même que, dans les conversations quotidiennes ou les lectures plus «savantes», épistémologiques en particulier, j'ai toujours eu l'impression d'une parfaite concordance de points de vue, confirmée d'ailleurs au cours des deux années où nous fûmes chacun doyen d'une faculté, nous retrouvant sur les mêmes positions, sans doute expression de nos valeurs profondes. A ceci près que cette concordance n'a jamais été explicitée dans nos textes respectifs.

C'est pourtant bien dans un «texte» que j'ai rencontré Gérard Berthoud, en lisant, dans l'hommage à Jean Piaget, l'article consacré à «L'identité et l'altérité» (Berthoud, 1976). L'occasion aussi d'un constat: la géographie pouvait, tout comme l'anthropologie critique, tirer du maître genevois les mêmes leçons épistémologiques quant à la relation entre sujet et objet, quant aux risques d'une vision praxéologique de la société et d'une soumission aux exigences de la «rigueur scientifique» de type purement nomothétique. Ainsi de son parti pris pour la reconnaissance de la complexité, de sa méfiance vis-à-vis des apories d'une «maîtrise idéelle de la réalité», de son plaidoyer pour «un savoir se voulant communication», pour ce qu'il appelle «l'éclairage en retour», de la manière de penser une société en la regardant dans «le miroir des sociétés autres». Autant d'aspects qui ont sérieusement nourri ma manière de penser et d'enseigner l'épistémologie des sciences sociales, qui ont fécondé en particulier ma critique de cet univers de la modélisation quantitative que, dans un premier temps, j'ai pourtant voulu diffuser dans celui de la géographie lausannoise. Au-delà, cette situation de proximité me semble également liée à un «aller de soi» propre à certains géographes de se vouloir structuralistes, et d'adopter une démarche comparatiste, de vouloir s'interroger sur l'existence d'invariants structurels. Comment faire autrement après avoir lu *Tristes Tropiques* (Lévi-Strauss, 1955)?

Proche mais pourtant éloigné de fait: en trente-trois ans à Lausanne, aucun texte commun. Dans l'entrée consacrée aux rapports entre anthropologie et géographie du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault, 2003), Béatrice Collignon rappelle l'échec de la tentative de Pierre Deffontaine et André Leroi-Gourhan de créer une *Revue de géographie humaine et d'ethnologie* afin de rompre avec l'emprise de la géographie physique, notamment. Un échec en soi révélateur «de la difficulté à structurer des relations entre deux champs de savoir dont les référents épistémologiques et les paradigmes tendent à diverger». Reste que si cela semblait chose vraie en ce qui concernait une «géographie académique recluse dans son académisme» alors que l'anthropologie structuraliste s'imposait comme une science humaine de référence, voire «la» science humaine de référence avec la linguistique, ce n'est plus forcément le cas aujourd'hui.

Entre-temps, les géographes ont en effet reconsidéré ce que pouvait leur apporter l'analyse spatiale telle que conçue par la «nouvelle géographie quantitative et théorique» des années 60-70 pour laquelle la question des invariants était centrale. Et les anthropologues ont été saisis par l'importance des questions urbaines, de la nature et du devenir de nos paysages, des enjeux du patrimoine qui les passionnent de plus en plus et sont peut-être au centre de leurs préoccupations actuelles. Autant de thématiques rendant possible de nouvelles rencontres entre

les disciplines, plus particulièrement au regard des questions culturelles. L'occasion, en tout cas, de mettre en balance la quête d'invariants, d'échanger sur la nature des représentations matérielles et immatérielles de l'espace, de tenter la liaison entre pratiques spatiales, images et imaginaires de l'espace. Reste à savoir si la géographie a vraiment quelque chose d'original à offrir. Serait-ce sa capacité de s'installer au « carrefour » des disciplines, comme « assembleur hésitant » ou 'ensemblier' par cet art oh combien nécessaire aux sciences humaines et qui serait spécifiquement le sien : la perception des relations, l'accoutumance aux paysages, le sens de la contingence (...) autant d'actifs qui lui reviennent en propre » (Labasse, 1966) ? Autant d'actifs ? Je dirais volontiers « autant de valeurs » qui représenteraient l'apport spécifique du géographe aux sciences humaines, une partie d'entre elles lui étant certes venues par héritage, voire par emprunt plus ou moins conscient et reconnu.

OU SONT NOS VALEURS ?

Quelles sont dès lors les valeurs spécifiques aux géographes, celles qui fondent une discipline, en dessinent les contours, en animent les pratiques ? D'où viennent-elles, où vont-elles ? Dans un petit volume collectif intitulé *L'Université et ses valeurs* (1990), Giovanni Busino s'est ainsi interrogé sur la nature et l'origine des valeurs, leur rôle, la manière de les définir, sans toutefois se prononcer sur la question fondamentale de savoir à qui ces valeurs appartiennent. S'agit-il par ailleurs de valeurs imprégnant l'analyse et ses modalités – rigueur, cohérence, réflexivité critique, transparence – ou de valeurs de l'objet auquel cette analyse s'applique – rurales, urbaines, paysagères, territoriales – et imprégnées de celles de la société qui a produit chacun de ces objets de recherche ?

« Une discipline déterminée exige ou suscite habituellement certaines attitudes plutôt que d'autres. Ces attitudes et comportements socio-affectifs sont sous-tendus ou guidés par des valeurs, c'est-à-dire par la conviction que certaines manières de se comporter ou que certaines fins de société ou de vie personnelle sont préférables aux manières ou aux fins opposées », écrit Louis d'Hainaut (1991). Autrement dit, interroger la manière dont une discipline suscite ses valeurs, les subvertit, les transforme. On pourrait aussi interroger le lien entretenu entre une discipline et ses praticiens en envisageant une circulation des valeurs qui, en fin de compte, fait de la pratique scientifique une pratique d'individualisation.

Dans ma pratique, quelles sont dès lors les valeurs qui me sont propres et quelles sont les valeurs héritées de ma discipline ? « Quelles sont les valeurs qui m'ont héritées ? », dirait Bourdieu (1993) qui considérerait que « l'héritage hérite de l'héritier ».

Comment départager, au long de ces années de recherche, le personnel du disciplinaire dans les valeurs qui habitent mes pensées ? Suis-je géographe parce qu'humaniste ou humaniste parce que géographe ? Ma touche sociale m'est-elle propre ou relève-t-elle d'un inconscient disciplinaire ? Eclaircir les valeurs que la géographie humaine a apportées au pot commun des sciences sociales, clarifier mes propres valeurs, est un exercice bien improbable.

AUTOUR DE LA QUESTION INITIALE

Espace terrestre en tant que lieu et milieu de l'action humaine où les sociétés s'incarnent, en les modifiant et en les transformant, tout en étant, éventuellement, transformées par eux, à travers leur différenciation et leur organisation : au-delà du « quoi, où, comment », l'ambition géographique se veut modeste. Quand bien même lorsque le « pourquoi » est mobilisé, la question se développant progressivement en « évoluant comme ceci plutôt que comme cela », plus récemment « avec tel résultat plutôt que tel autre, pour ceci (eux-ci) plutôt que pour cela (eux-là) ». Les registres mobilisés (écologique, social, économique, politique, entre lesquels interviennent les notions de justice et de solidarité, spatiale et territoriale) témoignent toutefois de la nature des valeurs d'une géographie. Et s'inscrivent dans des représentations plus riches et plus complexes de ce qu'est l'espace géographique.

Les représentations que la géographie s'est données de son objet central ont produit de nouvelles approches et théories, définissant ainsi de nouveaux paradigmes. Non seulement la génération des années 1960 a bien vu le mot espace remplacer géographie, et spatial, géographique (G. et Ph. Pinchemel, 1988), mais les acceptations du mot espace se sont multipliées : espace donné, déjà là, étendue, support et théâtre de l'action humaine, espace produit, et donc social, créé par les sociétés, reflétant leur organisation, généralement considéré comme exocentré et objectif, mais, dans le même temps, signe et signature d'une société, espace vécu, perçu, et donc égocentré, partiel, relatif, biaisé par la personnalité de chaque être, par des perceptions qui déterminent des pratiques, des attitudes, des comportements, des valorisations. Autant de manières de voir ayant donné lieu à des représentations, des focalisations, ou des clefs d'analyse différentes dans la pratique de géographies partielles ou partiales, n'hésitant pas à se baptiser soudain, et pour un temps, géographie « behavioriste », de la « perception », puis des « représentations », voire à se donner explicitement le label d'une vision « humaniste » ou « critique ». L'essentiel était cependant préservé dans la mesure où les relations étudiées restaient localisées, c'est-à-dire considérées dans leur étendue et dans leurs lieux, dans un espace tout ensemble approprié, exploité, parcouru, habité, géré, considéré tout à la fois comme produit et dimension des sociétés humaines, chacun de ces actes étant, à sa manière, producteur d'espace, imposant à l'espace des formes propres, en tirant parti tout en le modelant (Brunet, 1990).

C'est dans les années 60-70 qu'a été réellement explicitée l'idée qu'œuvre humaine, l'espace n'est pas produit à partir des seules réalités matérielles, la base infrastructurelle de la société, mais également à travers l'intervention des idées, des images, des codes de comportement, des systèmes de valeur, de tout ce qui, bien que n'étant pas matériel, a autant de réalité : les représentations mentales, ce que l'on pourrait appeler, dans une certaine mesure, l'idéologie. On comprend dans ces conditions que l'espace du géographe n'est pas une simple enveloppe des sociétés. S'il est, rappelle R. Brunet, leur produit, « il est en elles comme leurs cultures et leurs histoires sont en elles ». Un espace organisé n'est pas un simple produit : il est une dimension intrinsèque des sociétés et se prête donc à des analyses mobilisant l'ensemble des sciences humaines. Avec les risques qu'une telle ambition comporte bien évidemment. Risques mais aussi défis.

Ayant ainsi défini son cadre d'analyse, la géographie a-t-elle encore un niveau de pertinence suffisant pour résister à l'éclatement auquel la conduisent les inévitables spécialisations thématiques ou techniques liées au traitement de l'information et de la communication, dans ses autoroutes comme dans ses chemins vicinaux, au fur et à mesure de ses progrès et de son importance, de son intégration dans des activités de recherche, voire dans des enseignements disciplinaires qui la mobilisent partiellement sans s'y réduire ? Ne subit-elle pas des reformulations passant par un effort de formalisation tel qu'il devient hors de portée de l'immense majorité de ses praticiens, comme c'est le cas avec la « nouvelle » nouvelle géographie économique, celle des économètres ?

La question est vitale. Elle engage toutes les représentations que nous pouvons nous donner de ce que sera la géographie dans les quelque vingt ans à venir. Reconnaissons que ces évolutions sont inévitables, même si on n'en connaît pas encore, loin de là, les aboutissants et les éventuels effets pervers. Il n'en demeure pas moins que si certains d'entre nous réussissent si bien dans ces voies qui deviennent parallèles, c'est sans doute qu'ils ont été formés et sont porteurs d'un noyau dur s'exprimant sur le plan théorique et sur le plan pratique, les ayant rendus capables d'entrer en matière dans la recherche des connaissances et du témoignage.

UNE QUESTION ANCIENNE

La question de la plus-value sociale de la discipline est une question ancienne. Elle est même au fondement de sa forte inscription dans les dispositifs scolaires de la République. Jacques Lévy (1999) rappelle en effet la rente de situation qu'a valu à la géographie le choix de « servir l'Etat », de « chanter le territoire national ». La géographie, avant de servir « à faire la guerre » (Lacoste, 1976), a surtout été utilisée pour faire la Nation par l'intermédiaire de la matérialisation qu'apportaient la carte topo ou la carte en relief d'un pays partagé. La géographie était une valeur en soi. Ses valeurs ne sont-elles pas inscrites d'entrée dans sa définition ?

On a dès lors envie de revenir en amont de nos pratiques et de convenir, au delà du constat voulant que « l'on considère, sur la longue durée de l'histoire, les réalisations successives des sciences géographiques, qu'elles rendent compte des configurations de la surface de la Terre où se déploient les hommes et les choses » (Ferrier, 2005), et plus précisément peut-être, que leur propos est d'« étudier l'organisation de l'espace par les sociétés et inversement le rôle de l'espace dans l'organisation de ces sociétés ». Définition initiale que l'on peut développer en évoquant quelques axiomes-moteurs susceptibles de dessiner plus précisément encore les contours d'une identité qui semble s'être largement diluée. Ainsi « est géographique, tout objet, au sens statistique du terme, c'est-à-dire observable et mesurable, qui différencie l'espace terrestre » (Nicolas-Obadia, 1984) ; énoncé qui vient opérationnaliser ce mot de la vraie créatrice en France d'une « géographie sociale », Madame Rochefort, dans sa belle thèse *Le travail en Sicile* (1961) : « La caractéristique première du géographe, c'est bien un sens aigu de l'hétérogénéité de l'espace. »

De l'espace ? Décrit dans ses multiples différenciations, mais aussi dans ses différents modes d'organisation, « épiderme » d'une terre où se fait la rencontre du

physique et de l'humain, de la nature et de la culture, l'espace des géographes est devenu depuis peu territoire, façon plus actuelle « de définir la surface de la terre et son apparence sensible (le paysage), y reconnaître la part des activités humaines dans leur organisation et leur continuuel aménagement (territorialisation), prendre acte de toute la dimension culturelle et réglementaire qui en entoure les usages (territorialité), commencer à construire les systèmes de connaissance qui en favoriseraient la gouvernance (territorial) ». C'est ainsi que Jean-Paul Ferrier (2005) définissait récemment le domaine privilégié des géographes et leur rôle premier : « parler du territoire ». J'ajouterai volontiers : « de l'expérience humaine du territoire », de la manière dont nous expérimentons ensemble notre commune condition, celle d'« *Etre humains sur la Terre* » pour reprendre, comme Jean-Paul Ferrier nous y invite, le titre du si beau livre d'Augustin Berque (1996). Un livre porteur de sens, ouvrant justement sur la possibilité de définir un « contrat géographique », comme le fera un peu plus tard le même Jean-Paul Ferrier (1998).

Evoker ce type de choix n'a rien ici, au moment où j'écris du moins, d'artificiel. Il signale simplement qu'au-delà des questions de sens qui ramènent évidemment au devenir des hommes dans leur habitation, dans leur manière d'être dans les lieux, s'impose cette interrogation fondamentale que Jean-Paul Ferrier (1998) exprime si joliment : « Sans un être-là suffisamment « réussi », il n'y a pas de « réussite » possible de l'être de l'homme. » Une manière comme une autre d'exprimer en quelques mots ce qui fonde les « valeurs » de l'espace, les valeurs de lieux, les valeurs de l'homme dans ses rapports à l'espace et aux lieux, et, pour-quoï pas, les valeurs de la géographie au sein des sciences humaines.

DE LA VALORISATION DES DIFFÉRENCES A LA RECHERCHE DE L'ORDRE DU MONDE

Cette valeur centrale de la capacité de différencier et visant à positiver le principe d'hétérogénéité mérite sans doute d'être mise en exergue. Non seulement elle fonde tout à la fois notre vision et notre compréhension de la ville, mais encore de ce qui peut s'y passer, et d'abord les réponses et le sens que le géographe peut contribuer à donner à la question du vivre ensemble, « égaux et différents » ajouterait Alain Touraine (1997). Question qui fut au cœur de l'essentiel des travaux que j'ai réalisés ces dix dernières années en cherchant dans la ville, à l'heure où chacun y cherche sa place – et singulièrement cet étranger toujours porteur d'un ailleurs plus ou moins lointain, qui enchante quelques-uns et incommode les autres –, les places qui pouvaient être faites à tous ceux qui en cherchaient une, étudiant en particulier les lieux de l'interculturalité, les lieux de l'entre-deux où se définissent l'accueil, l'hospitalité, la solidarité, l'intégration, mais aussi le respect des différences, valeurs clés d'un développement socialement durable (Marengo et Racine, 1999, 2005). Tentant ainsi de témoigner et de faire prendre conscience, en cette époque où s'exprime malheureusement la double tentation du rejet et de l'homogénéité communautariste, le principe même de l'idée de ville, que « le plaisir de la ville c'est qu'il y ait de l'autre » (Dollé, 1990).

L'occasion sans doute de rappeler, ne serait-ce que pour mémoire et sans y insister – d'autres l'ont fait magnifiquement –, deux des valeurs essentielles que j'ai tout de même cru reconnaître chez une majorité des géographes, comme chez

la plupart des anthropologues d'ailleurs, parenté qui leur a sans doute donné l'occasion de se retrouver sur les mêmes terrains éthiques, mais comment pourrait-il en être autrement : l'hospitalité, « condition même de l'urbanité » pour Anne Gotman (1997), « genre de la ville », écrivait Michelle Perrot (1997), hospitalité à laquelle Claude Raffestin (1997) a consacré de si belles pages, quitte à réclamer qu'on la « réinvente », « ce moment curieux où le maître des lieux se fait le serviteur de son hôte » (Centlivres, 1997). L'hospitalité n'est-elle pas au cœur de toute réflexion éthique sur cette territorialité que les géographes mettent maintenant au centre de leurs préoccupations et qui n'est rien d'autre que l'expression de leur rapport à l'altérité environnementale et sociale ? Hospitalité, dont on espère qu'elle se double, à l'heure où, avec Axel Honneth (2000) on découvre ou redécouvre le rôle clé de la lutte pour la reconnaissance dans l'évolution de nos sociétés, et singulièrement dans la gestion de la violence, mais aussi « respect », ce « respect de la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité » cher encore à Richard Sennett (2003), cet autre mousquetaire ayant nourri l'idée que le sous-signé a pu se faire de ses plus proches parents porteurs de sens au sein des sciences sociales et humaines auxquelles il a consacré sa vie.

Comprendre les facteurs de différenciation de l'espace terrestre et de tout ce qu'il porte, l'anime, le transforme, le menace ou l'enrichit, le cultive à tous les sens du terme, chercher les meilleurs moyens de l'habiter dans la convivialité respectueuse des différences mais comprendre aussi, à l'inverse ou mieux, dialectiquement, les facteurs de son organisation : le regard géographique est aussi celui qui s'attache à chercher l'ordre des choses, l'ordre du monde, travaillant sur les structures sous-jacentes, et bien entendu les écarts aux modèles découverts. Entre l'idiographique et le nomothétique, le dialogue reste constant même si la « nouvelle géographie », sans s'y réduire, s'est construite sur l'idée pascalienne qu'il y a plus d'ordre dans la nature qu'il n'y paraît, à condition toutefois de le chercher. Quitte à commencer, dans l'abstrait, à mettre de l'ordre avant l'ordre et à s'appuyer sur des modèles systémiques. Le danger de voir notre discipline, telle qu'elle issue du modèle de nos grands classiques, se transformer à terme en collection de timbres-poste descriptifs sans contribuer à la connaissance générale du monde et de ses devenir possibles, a, par exemple et pour un temps, évacué la géographie dite régionale, classique, à laquelle, sans doute, notre anthropologue a originellement été formé. Jusqu'à ce que reviennent le besoin et le désir de formuler une théorie générale de la région, une théorie générale de ville, comme système de communication destiné à maximiser la vie sociale (Claval, 1981). Quitte à oublier qu'elle était aussi autre chose pour ceux qui la vivaient au quotidien.

De là sans doute les amours (faut-il les qualifier de coupables, peut-être plus justement de naïves ?) de cette nouvelle géographie théorique et quantitative qui, faute d'avoir su élaborer ses propres modèles a cru pouvoir se reconstruire avec les modèles et les valorisations de la physique et de l'économie, au nom de la création d'une « science régionale » largement ancrée dans des modèles logico-formels, à peine empirico-formels. Amours qui ont duré une trentaine d'années, amours centrifuges des espaces flous, dans lesquels bien des partenaires, même s'il existe d'heureuses et flamboyantes exceptions dont notre groupe a su tirer profit, se sont perdus ou ont perdu leur âme. Loin de la « neutralité axiologique » professée par Max Weber (1959), la géographie, en quête de légitimité, a souvent cherché une justification transitive. Les débuts de l'analyse spatiale lui font ainsi

découvrir les modèles d'espaces parfaits des économistes spatiaux allemands : cercles clairs des cultures rurales, points d'équilibre des localisations industrielles, hiérarchies des villes. Des modèles construits sur la conception d'un homme rationnel et qui, devenus normatifs, retourneront à la réalité pour planifier des espaces rationnels. A la même époque, la science régionale la fera rentrer dans un projet interdisciplinaire explicitement pratique, puisqu'il s'agira d'aménagement du territoire, et évidemment normatif, puisqu'il y est question de « distribuer la croissance », d'établir une « égalité spatiale ». On produit des lois. Dans l'idéal, les villes devraient s'aligner le long d'une droite en fonction de leur taille. Et ces lois sont aussitôt des normes : il faut décentraliser pour éviter qu'une ville, une aire territoriale, n'absorbe une nation. L'art du géographe est teinté d'un goût pour les modèles normatifs proposés à titre descriptifs.

Jusqu'à ce qu'on entende à nouveau l'appel du noyau dur d'une discipline en mal de résurgence et découvrant, à travers le sens de l'espace qu'elle prétendait avoir d'abord en propre, qu'il lui appartenait d'être, selon une jolie expression de Jean-Paul Ferrier encore (1997), « médiatrice de notre patrimoine culturel, comptable, en raison de sa capacité de produire et développer un système documentaire complexe, inséparable de tout un système d'évaluation du monde en train de naître ». Et ce sous la condition qu'elle veuille bien s'appuyer sur une éthique nous interrogeant sur ce qu'on fait et le sens que cela a dans ce monde. Montrer notre capacité de sentir et être rempli du plus grand respect face au mystère de l'Etre, au mystère de notre présence sur Terre, de notre Etre au monde, de notre capacité de donner sens à ce monde et à ce qu'on y vit, un monde toujours interprété à travers la présence humaine. Y a-t-il quelque chose de plus géographique que cela ?

Pluralisme, hétérogénéité ! Essayons d'aller un peu plus loin encore dans la recherche des ingrédients qui pourraient fonder le sens de notre discipline, sens qu'elle se donne ou qu'on pourrait lui reconnaître. A défaut de pouvoir réduire notre discipline à ses objets largement partagés, faut-il le chercher dans les méthodes ? Certes, j'en doute, tellement je me suis toujours senti proche de celles que nous avons ensemble au sein des sciences sociales. Encore que l'on puisse toutefois mettre en avant quelques saillances.

RADICALISME RÉFLEXIF ET ABSENCE DE DOGMATISME

Dans le radicalisme réflexif qui l'anime depuis qu'elle a découvert le plaisir de la théorie et pris goût aux considérations sur sa propre pratique scientifique, la géographie a déplacé le principe wébérien de neutralité axiologique. D'une manière générale, la tolérance à l'égard des types d'explications mobilisées (déterministe, déductiviste, inductiviste, probabiliste, génétique, systémique...), des genres scientifiques pratiqués (formel, empirico-formel, herméneutique...) et de la variabilité des critères de scientificité (non-contradiction, réfutabilité, cohérence...) semble être une valeur partagée.

Ainsi, la norme fonctionnelle du champ géographique serait celle d'une absence de dogmatisme. La multiplication des paradigmes paraît de fait avoir conduit à une sorte de tolérance de principe : « [I]l y a plusieurs manières de faire de la géographie. Plusieurs façons de voir le Monde, de le décrire, de l'expliquer.

L'histoire de la géographie, la pluralité actuelle des approches au sein de la discipline en attestent » (Staszak, 1997).

L'ouverture aux autres disciplines des sciences sociales qui a accompagné le projet d'une nouvelle géographie résolument ancrée dans les sciences de la société a suscité une ouverture des géographes aux différents discours tenus dans leur discipline. Après tout, l'important est de fournir de l'information sur le fonctionnement des systèmes territoriaux ! Ainsi, il n'est pas exclu qu'un géographe rédige un ouvrage sur l'analyse quantitative (Racine et Reymond, 1973) pour adopter ensuite une approche plus qualitative et herméneutique, dans la théorisation de la ville comme médiation «*entre Dieu et les hommes*» (Racine, 1993).

En somme, la valeur dont la géographie est porteuse serait celle d'une conscience de la diversité des modes d'explication, des genres scientifiques, des critères de validité et d'une absence de dogmatisme à leur égard. Ce qui, sur un plan plus général, peut renvoyer à l'idée que la valeur dont la géographie est porteuse est bien celle d'une ouverture à l'altérité. Une ouverture à l'altérité que favorise son «*excentricité*», au sens où elle n'est pas une discipline au centre du champ des sciences de l'homme et de la société ; de là aussi sa tendance reconnue à se commettre avec des discours qui ne se conforment pas toujours aux règles de l'art de la pratique «*scientifique*», pour autant que celle-ci puisse être ramenée à une seule représentation, fut-elle dominante. Ce n'est peut-être pas un hasard si notre discipline a exploré, à la suite des anthropologues notamment, les pratiques de l'écriture scientifique, cherchant à renouveler les façons de dire son objet, d'énoncer le lieu (Etrinkin, 1991 ; Mondada et Racine, 1999).

À l'heure où notre institution tend à produire et à privilégier ce que E. Tricoire (2005) nomme des «*creuseurs*», des agents «*sans épistémologie, sans réflexivité, sans questionnement sur [leur] activité pourtant intellectuelle*» qui «*sur tout ce qui touche à [leur] domaine, [vont] travailler à devenir incontournables*», le radicalisme épistémologique de la géographie, son absence de dogmatisme l'associe donc au projet d'un alteracadémisme (*ibid.*). Autrement dit, «*un académisme de l'altérité*», marqué par un rêve, celui d'une institution rendue à la marginalité, à l'aventure intellectuelle, au risque comme principe de génération des travaux universitaires, des recherches qui alors «*provoque[nt] un étonnement, une remise en cause*».

En ne cessant de se poser des questions, en interrogeant en permanence sa propre pratique, en refusant la certitude d'un regard disciplinaire, ce que la géographie, ce que le géographe (notamment !) sont en mesure de proposer aux sciences humaines et sociales, c'est précisément cette figure shakespearienne du chercheur que dessine E. Tricoire. Un chercheur formé à «*s'extirper de [son] propre système : savoir être dérangé, é-mû, ouvert-et-en-mouvement*», entraîné à «*comprendre le doute amené par autrui*».

P. Feyerabend (1979), quant à lui, posait l'objectivité non comme absence de relation, mais comme forme spécifique de relation. La pratique scientifique se construit *de facto* sur une forme spécifique de relation, et les valeurs du chercheur ont un intérêt dans le cadre d'une réflexion épistémologique, participant de la construction d'un objet, d'une insertion sur le terrain, d'un regard. Plus en amont, la pratique requiert des attitudes personnelles.

En ce qui concerne (plus spécifiquement) la géographie, j'ai insisté ici sur un humanisme rétif à tout dogmatisme susceptible d'ouvrir à un autre académisme. Cette attitude relève de la sphère des valeurs. Elle est une opinion sur le sens et la fonction de notre institution. Je la crois certes liée à ma nature intrinsèque. Pourtant, je la soupçonne d'être une valeur construite par ma discipline. La géographie a une pratique éprouvée du radicalisme épistémologique. Elle n'arrête pas de se poser des questions et de défaire ses convictions. Par ailleurs, elle est une discipline excentrique des sciences humaines et sociales, donc encline à chercher, dans ce que Ben David (1960 [1997]) appelait l'« hybridation de rôles », des opportunités de gains symboliques susceptibles de reconfigurer sa position dans le champ scientifique. En ce sens, l'absence de dogmatisme et le radicalisme épistémologique sont des tactiques de survies érigées en normes et valeurs. Mais le plus intéressant est peut-être que je suis devenu incapable de départager ce qui m'est personnel de ce qui relève du disciplinaire dans ce schème. Ce que j'avais « intuité » au début de cette errance.

J'ai évoqué plus haut le fait qu'une bonne partie des valeurs mobilisées par la géographie, loin d'avoir été apportées par elle aux sciences sociales en général, avait été empruntée à ces disciplines qu'elles définissaient, un temps, comme « connexes ». Hasard d'une lecture ? Le théologien Pierre Gisel (1990) dit de la théologie qu'elle « plaidera pour la pluralité » tout en militant « en même temps pour que soit maintenue ouverte une interrogation sur les rapports entre les disciplines, entre les savoirs et les représentations ». Ces pages auraient pu être écrites, à la virgule près, par un géographe au nom des ambitions d'une géographie se revendiquant très largement comme plurielle, naturellement et consubstantiellement interdisciplinaire !

Comment ne le serait-elle pas, assise entre nature et culture, n'ayant aucun objet « pur » à disposition à se mettre sous la dent, même pas l'espace qu'elle partage volontiers avec l'ensemble des sciences sociales, toutes saisies par ce que les auteurs anglo-saxons qualifient de « spatial turn ». Je pense aussi à Marc Augé (1999), remarquant ce « fait remarquable » qu'aussi bien en Afrique que dans ses itinéraires parisiens, aux questions « sociologiques » qu'il se posait dans une « sorte d'ethno-analyse qui serait aussi une autoanalyse », il avait toujours été amené à répondre aux termes spatiaux. Un référentiel spatial partagé. Partant, comment mieux affirmer l'absence de possibilité pour le géographe d'échapper dans ses analyses à la confrontation avec le poids exigeant de la multicausalité, du multifactoriel, que je considère personnellement comme l'une des valeurs au moins que le géographe n'a de cesse d'explicitier ? Qu'il s'agisse aujourd'hui de se pencher, à l'échelle locale sur les violences urbaines ou, à l'échelle macro, sur la mondialisation, le géographe sait bien qu'il n'échappera jamais à ce discours. Ce qui le met généralement en porte-à-faux politique quand il s'agit de passer du discours à l'action tant est grande autour de lui la tentation de désigner à la hâte des boucs émissaires permettant d'échapper à la multicausalité et revenir à une cause unique et confortable. A cet égard, et nous avons essayé de le montrer à propos des violences urbaines à l'intention de nos édiles et responsables politiques, le géographe a une responsabilité importante (Nosedà et Racine, 2005).

Pluralisme et multicausalité, certes. Valeurs largement partagées au sein des sciences sociales. Mais encore ? Comme le relèvent Hervé Gumuchian et Claude Marois (1999) auteurs de l'*Initiation à la recherche en géographie*, « la

géographie doit faire son deuil de l'espace en soi, qui n'existe pas. Les formes spatiales n'existent pas dans leur extériorité pure. Non seulement ont-elles une histoire, «sont-elles peut-être leur histoire» (Castells, 1973), mais encore les formes sont toujours relation entre elles bien sûr, mais aussi avec ceux qui les habitent, les regardent, les disent. Les formes s'inscrivent dans une problématique qui transforme un objet d'étude en objet signifiant à travers les valeurs qui lui sont attribuées, le transformant dès lors aussi en enjeu, pratique, politique, économique autant que symbolique, affectif, émotionnel. Ce qui ouvre la porte aux questions de sens et aux questions d'aménagement, lesquelles ne devraient pas être séparées d'ailleurs, pour autant que le sens renvoie tout à la fois à signification et à direction.

Je dirai en outre que le territoire dans lequel les hommes vivent, l'espace où se joue l'horizon de leur destin, leur passion d'exister, est au fond l'expression de l'usage que les hommes ont fait de leur liberté. «Tout usage social est transformé en signe de cet usage» disait Roland Barthes. Certes, et nous avons appris à considérer l'espace comme un sémantide (dans le sens proposé par Jacques Ruffié (1976) de «substrat matériel porteur d'une signification»). Mais dans cette perspective même, il faut toujours se rappeler que, si le territoire fixe le sens et la symbolique, il ne les fabrique pas. Saisi de manière réflexive et critique non seulement rétrospective mais prospective, il devient la réfraction d'un univers à travers une intelligence informée, dont le travail devrait pouvoir contribuer à nourrir le débat démocratique sur ses devenir, dans lequel le géographe est appelé je crois comme témoin, expression que je préfère à celle d'expert, pour les mêmes raisons que je préfère, en bon disciple de Pierre George (1964), l'expression de géographie active, ou applicable, à celle de géographie appliquée. Voire, comme on essaie de la dire aujourd'hui, «géographie impliquée», singulièrement quand il s'agit de la vie de la cité.

EN GUISE DE CONCLUSION

En répondant à des questions concernant l'espace et les relations (matérielles, mais aussi abstraites) qui s'y inscrivent, le géographe est appelé à témoigner. L'essentiel étant cependant que, dans tout travail, nous restions fidèle à l'objet sur lequel on travaille et écrit (Sansot, 1989). C'est une belle définition de l'objectivité, qui fait tout de même sa part à l'incontournable subjectivité. Sans oublier cependant de rester fidèle à tout ce qui nous habite et qui a fait de nous ce que nous sommes. Sans oublier pour autant que si, pour mieux approfondir nos sciences nous devons casser les disciplines en sous-ensembles pour se maintenir sur les franges du savoir, il serait définitivement dangereux d'oblitérer que les objets et les problèmes qu'il nous appartient d'étudier se moquent bien, la plupart du temps du moins, de nos carcans disciplinaires auxquels ils ne se superposent pratiquement jamais. Mais quelle autre discipline, à part peut-être la philosophie, a encore la capacité de combiner science et humanité, de combiner l'enquête rigoureuse et l'attention humaine?

En faisant attention, quasiment par vocation, mais aussi par formation, à se méfier de l'hégémonie des points de vue, de modes de voir, de modes de raisonner,

qui s'insinuent insidieusement, risquant à terme de nous faire croire qu'ils sont nos propres modes de lecture et d'intelligibilité du monde. A « pensée unique », on risquera celle de « savoir unique ». J'ose espérer que dans son étude continue de l'usage que l'homme et l'homme social ont fait de leur liberté (certes conditionnelle et conditionnée) à la surface de la terre, ancré dans sa vocation de témoin réflexif et critique de l'évolution de notre monde vécu, de témoin et éventuellement de résistant, le géographe opte encore délibérément pour la complexité, l'hétérogénéité, en bref un modèle « non angélique » du discours scientifique. En sachant bien, et on me permettra ici un clin d'œil à une homonyme du destinataire de cet essai, maintenant présidente de l'Académie des sciences humaines et sociales de ce pays, Madame Anne-Claude Berthoud (2003) qui, inaugurant ses fonctions, évoquait ces « chercheurs d'interface », auxquels elle souhaitait de « trouver encore et heureusement bien des ODNIS (objets de discours non identifiés) » à se mettre sous la dent, les exhortant à se préparer, réellement tous azimuts, à les prendre en charge. En sachant bien aussi que même si le déterminisme de nos ancêtres s'est évanoui, les lieux, les espaces, les paysages et les territoires de la géographie, les choses de l'environnement et la représentation de ces choses continueront à compter dans les décennies qui viennent. De quoi tirer deux conclusions, l'une théorique, quasi épistémologique, l'autre programmatique, mais d'ordre épistémologique également. La première: *Geography matters* (Massey et Allen, 1984). Autrement dit, la géographie, ça compte ! La seconde: il est bien temps de s'intéresser à ces nouveaux objets du savoir, objets dont émergent des valeurs imprévisibles. C'est ainsi que même si nous nous retirons, l'histoire de nos disciplines continue. Je gage que nous en suivrons les progrès avec toute l'attention voulue.

En invitant la génération qui prend maintenant le relais à s'appuyer sur une éthique les interrogeant sur ce qu'on fait et le sens que cela a dans ce monde. A montrer sa capacité de sentir et être rempli du plus grand respect face au mystère de l'Etre, au mystère de notre présence sur Terre, de notre Etre au monde, de notre capacité de donner sens à ce monde et à ce qu'on y vit, un monde toujours interprété à travers la présence humaine. Y a-t-il quelque chose de plus géographique que ça ?

Je pense soudain au « testament » qu'a laissé l'un des maîtres incontestés de la « Nouvelle Géographie », Peter Gould (1991), n'hésitant pas, en s'adressant à l'association des jeunes géographes ontariens peu avant sa disparition prématurée, à évoquer le mystère de notre Etre au Monde qui conduit au *Thinking and thanking*. « Penser comme un géographe conduit au thanking comme un géographe ». Dans quel monde arrivons-nous en effet ? A toutes les échelles, quel monde voulons-nous ? Quelle est la nature de notre voyage à travers le temps ? Je crois comme lui qu'il nous appartient comme géographes de transmettre quelque chose sur ce plan, et de le partager avec les jeunes gens qui devant nous, avec nous, s'interrogent en se demandant qui ils sont, où ils vont, cherchant, très « socratiquement », à mieux se connaître eux-mêmes.

*Institut de géographie
Université de Lausanne
Jean-Bernard.Racine@unil.ch*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abler R., Adams J., Gould P., *Spatial organization. The geographer's view of the world*, Prentice Hall, 1971.
- Augé M., « Paris », in *Lumières sur la ville*, Paris, Seuil, 1999, p. 201-205.
- Ben-David J., « Rôles et innovations en médecine (1960) », in Ben-David J., *Eléments d'une sociologie historique des sciences*, Paris, PUF, 1997, p. 45-64.
- Berque A., *Etre humains sur la terre : principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.
- Berthoud A.-C., Rapport à l'Assemblée annuelle de l'Association suisse des sciences sociales et humaines, Berne, FNRS, 2003.
- Berthoud G., « L'identité et l'altérité. Pour une confrontation de l'épistémologie génétique et de l'anthropologie critique », in Busino G. (éd.), *Les sciences sociales avec et après Jean Piaget*, Hommage publié à l'occasion du 80^e anniversaire de Jean Piaget, Genève, Droz, 1976, p. 471-494.
- Berthoud G. et Busino G., *Pratiques sociales et théories : les discordes des universitaires*, Genève-Paris, Droz, 1995, 335 p.
- Bourdieu P. (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.
- Brunet R., *Le territoire dans les turbulences*, Montpellier, Reclus, 1990.
- Busino G., *Critique du savoir sociologique*, Paris, PUF, 1993.
- « Fragments d'un livre d'histoire de la sociologie. La sociologie à bout de souffle, à la dérive ou en déroute », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XL, n° 122, 2002, p. 67-118.
- Busino G. et al., *L'Université et ses valeurs. Héritages et contraintes nouvelles*, Genève, Labor et Fides, 1990.
- Castells M., *La question urbaine*, Paris, Maspero, 1973.
- Centlivres P., « Hospitalité, Etat et naturalisation », *L'hospitalité. Communications*, n° 65, 1997, p. 99-108.
- Claval P. *La logique des villes*, Paris, Litec, 1981.
- Collignon B., « Anthropologie (Géographie et) », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 77-78.
- Dardel E., *L'homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1952.
- Dollé J.-P., *Fureurs de ville*, Paris, Grasset, 1990.
- Dupuy J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002.
- Durand-Dastes F., « Sur une expérience : les références des géographes », *Géocarrefour, Revue de Géographie de Lyon*, vol. 78, n° 1, 2003, p. 3-6.
- Entrikin J. N., *The betweenness of place : towards a geography of modernity*, Basingstoke-London, Macmillan, 1991.
- Ferrier J.-P., *Antée 1. La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984.
- *Antée 2. Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne, Payot, 1998.
- « Prologue », in Ferrier J.-P., Hubert J.-P., Nicolas G., *Alter-Géographies, Fiches disputables de Géographie*, Aix-en-Provence, PUP, 2005, p. 11-15.
- Feyerabend P., *Contre la méthode : esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris : Seuil, 1979.
- George P., « Problèmes, Doctrine et Méthode », in George P., Guglielmo R., Kayser B., Lacoste Y., *La géographie active*, Paris, PUF, 1964, p. 3-41.
- Giddens A., *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, Paris, PUF, 1987 [1984].
- Gisel P., « Des valeurs à transmettre ? L'apport d'une faculté de théologie à l'Université », in Busino G., Ducrey P., Gisel P. et Junod E., *L'Université et ses valeurs, Héritages et contraintes nouvelles*, Genève, Labor & Fides, 1990, p. 31-52.

- Gotman A., « La question de l'hospitalité aujourd'hui », *L'hospitalité. Communications*, n° 65, 1997, p. 5-20.
- Gould P., « *Thinking like a Geographer* », Guest Essay pour le *Géographe Canadien*, n° 4, 1991, p. 324-331.
- Gumuchian H. et Marois C., *Initiation à la recherche en géographie : aménagement, développement territorial, environnement*, Montréal/Paris, Presses universitaires de Montréal/Anthropos, 2000.
- Hainaut L. d', « De la 'discipline' à la formation des individus », *Cahiers pédagogiques*, n° 298, 1991, p. 19-24.
- Hannerz U., *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit, 1983 [1966].
<http://espacestemp.net/document1686.html> (consulté le 20.12.2005).
<http://espacestemp.net/document1686.html> (consulté le 20.12.2005).
- Kobayashi A. et Proctor J. D., in Gaile G. and Willmott C. (eds.), *Geography in America*, London, Oxford University Press, 2004.
- Labasse J., *L'organisation de l'espace. Eléments de géographie volontaire*, Paris, Hermann, 1966.
- Lacoste Y., *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976.
- Lévi-Strauss C., *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.
- Lévy J., « Un travail de deuil », in Lévy J., *Le tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999, p. 98-111.
- Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.
- Maffesoli M., *Au creux des apparences : pour une éthique de l'esthétique*, Paris, Plon, 1990.
- Marengo M. et Racine J.-B., « Migrations et relations interculturelles : Les lieux de l'interculturalité », *Géographie et Cultures*, n° 25, 1998, p. 22-37.
- *De l'Etat providence à la solidarité communautaire ; le monde associatif à Lausanne (Agenda 21). Vers un nouveau projet de société locale. Travaux et recherches*, n° 30, Institut de Géographie, Université de Lausanne, 2005.
- Massey D. et Allen J. (eds), *Geography Matters! : a reader*, Cambridge, Cambridge University Press (Open University text book), 1984.
- Matsuura K., « Préface », in Bindé J. (dir.), *Où vont les valeurs?*, Paris, Unesco et Albin Michel, 2004, p. 9-11.
- Mitchell B. et Draper D. (1982) *Relevance and ethics in geography*, London-New York, Longman, 222 p.
- Moles, A. et Rohmer E., *Labyrinthes du vécu : l'espace : matière d'actions*, Paris, Méridiens, 1982.
- Mondada L., *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos, 2000.
- Mondada L. et Racine J.-B., « Ways of Writing Geographies », *Text and Image. Social Construction of Regional Knowledge. Beiträge zur Regionalen Geographie* (Leipzig), n° 49, 1999, p. 266-279.
- Nicolas G., *L'espace originel : axiomatisation de la géographie*, Berne, Francfort-a/Main, Peter Lang, 1984.
- « Prologue, Here I am », in Ferrier J.-P., Hubert J.-P., Nicolas G., *Alter-Géographies, Fiches disputables de Géographie*, Aix-en-Provence, PUP, 2005, p. 22-29.
- Noseda V. et Racine J.-B., *Violences urbaines. Une exploration au-delà des interprétations reçues. Travaux et recherches*, n° 29, Institut de Géographie, Université de Lausanne, 2005.
- Perrot M., « Le genre de la ville », *L'hospitalité. Communications*, n° 65, 1997, p. 149-164.
- Pinchemel G. et Pinchemel P.-H. (1988), *La face de la Terre : éléments de géographie*, Paris, Colin, 1988.
- Pumain D., « Les modèles d'auto-organisation et le changement urbain », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 42, n° 117, 1998, p. 349-366.
- « Villes, agents et acteurs en géographie », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXIX, n° 121, 2001, p. 81-93.
- « L'invention permanente : la hiérarchie urbaine », in Bridel P. (éd.), *L'invention dans les sciences humaines. Hommage à Giovanni Busino*, Genève-Paris, Labor et Fides, 2004, p. 66-86.

- Racine J.-B., « Valeurs et valorisations dans la pratique et l'interprétation humanistes de la géographie », in Bailly A. et Scariati R. (éds), *L'humanisme en Géographie*, Paris, Anthropos, 1990, p. 59-75.
- *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Genève, Anthropos et Presses bibliques universitaires, 1993.
 - « Migration, Places and Intercultural Relation in Cities », in Schnell I. and Ostenddorf W. (eds.), *Studies in Segregation and Desegregation*, Aldershot, Ashgate Publishing Ltd, 2000, p. 67-85.
 - « Forme urbaine, relation à la ville et invention disciplinaire: savoirs et savoirs-faire géographiques en question », in Bridel P. (éd.), *L'invention dans les sciences humaines. Hommage à Giovanni Busino*, Genève, Paris, Labor et Fides, 2004, p. 98-125.
- Racine J.-B. et Reymond H., *L'analyse quantitative en géographie*, Paris, SUP, PUF, 1973.
- Raffestin C., « A propos de l'imagination géographique ou réflexions dans les marges pour tenter de passer le centre », *Géotopiques*, n° 2, 1985, p. 5-7
- « Réinventer l'hospitalité », *L'hospitalité. Communications*, n° 65, 1997, p. 165-178.
- Rémy J. et Voyé L., *Ville, ordre et violence. Formes spatiales et transaction sociale*, Paris, PUF, 1981.
- Rocheffort R., *Le travail en Sicile. Etude de géographie sociale*, Paris, PUF, 1961.
- Ruffié J., *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1976.
- Sansot P., « Parole errante, parole urbaine. Neuf conseils à de très jeunes étudiants », in Bailly A. et Scariati R. (éds), *L'humanisme en Géographie*, Paris, Anthropos, 1989, p. 91-100.
- Staszak J.-F., « Introduction », in Staszak J.-F. (dir.), *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 7-9.
- Touraine A., *Pouvons-nous vivre ensemble? : égaux et différents*, Paris, Fayard, 1997.
- Tricoire E., « Alteracadémisme », *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 2005.
- Varela F.-J., *Initiation aux Sciences Cognitives*, Paris, Seuil, 1996.
- Weber M., *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959.
- Wegelin & Co, « La mondialisation : risques et opportunités », *Analyse de Commentaire d'investissement*, n° 240, 2006.